

jeune homme sans expérience, n'avons-nous pas un devoir à remplir ? Pouvons-nous demeurer tranquilles spectateurs ? N'est-ce pas une obligation imposée à tous les gens de bien, de chasser le serpent, ou du moins de protéger la jeunesse contre la séduction et de la détourner du fruit défendu ?

Je me plais à vous le dire, Messieurs, c'est parce que ce devoir a été bien compris, que nous voyons paraître de toutes parts le journal chrétien, pour être comme une digue puissante, élevée par l'apostolat laïque, contre les débordements du journal irréligieux. Ainsi les citoyens vertueux veulent remplir fidèlement leur devoir : j'en conclus qu'ils doivent aimer la présence du prêtre dans le Cabinet de lecture ; car, je n'en doute pas, ils vénèrent ce prêtre, ils respectent ses intentions, ils voient en lui l'homme de Dieu et l'homme du peuple, et par conséquent l'homme le plus dévoué aux intérêts de la foi, de la science et de la patrie. Comment, après cela, n'auraient-ils pas confiance en lui ? comment ne l'associeraient-ils pas à leurs efforts, pour empêcher le torrent de tout engloutir ? De son côté, le prêtre accomplira aussi son devoir en paraissant dans le Cabinet, car il y viendra pour protéger la jeunesse chrétienne, contre le danger des mauvaises doctrines, contre le danger des mauvaises lectures, et enfin contre le danger du mauvais journal.

Mais m'objectera quelqu'un, la présence du prêtre amènera la suppression du journal irréligieux ; or, tout n'est pas criminel, même dans le journal irréligieux ; il y a peut-être des erreurs, mais il y a aussi de grandes vérités ; et s'il s'y rencontre des doctrines propres à ébranler la morale, il y en a d'autres qui la font aimer ; mais surtout s'il est rédigé par des hommes distingués par leur talent littéraire, si la vivacité des couleurs fait briller la pensée avec éclat, si le style y est doux comme le miel, et harmonieux comme une mélodie, pourquoi priverait-on le jeune homme du plaisir d'en goûter les délices ? Enfin n'avez-vous pas promis que le prêtre ne viendrait nullement éteindre les lumières ?

Où, je l'ai promis, Messieurs, et je ne crains pas qu'on m'accuse de manquer à ma promesse. Je l'ai vu, tout n'est pas criminel, tout n'est pas ténébreux dans le journal irréligieux ; il fait même quelquefois briller la vérité, et il lance des traits de lumière d'un éclat éblouissant ; mais, avouez-le à votre tour, une théorie brillante dans un journal irréligieux, c'est une lumière sur un écueil. Ainsi font les peuples des îles barbares, ils placent des fanaux sur les rochers, non pour indiquer le port aux voyageurs égarés, mais pour tromper les regards, attirer le vaisseau au milieu des brisans, et s'enrichir des dépouilles du naufrage. Voilà l'image du journal irréligieux ; impie dans sa doctrine, immoral dans ses conclusions pratiques, artificieux dans son langage ; il cache avec soin le rocher fatal à l'innocence inexpérimentée, et c'est pourquoi il fait briller un rayon de la vérité, comme pour marquer le chemin où on ne rencontre point l'erreur. Mais que m'importe qu'il montre la lumière ? si c'est une lumière placée sur un écueil, je ne dois pas approcher, mais fuir ; et en fuyant, ce n'est pas la lumière mais l'écueil que je crains. Non, je ne veux pas éteindre la lumière. Ah ! si un génie bienfaisant la retirait de ce funeste lieu et la plaçait au port, pour être un phare étincelant et comme l'étoile du voyageur, alors je la saluerais avec bonheur, je dirigerais vers elle ma course, et on verrait un exilé arriver sain et sauf au rivage de la patrie ; car pour les intelligences, le rivage de la patrie c'est la vérité.

Qu'importe encore que le style soit comme une mélodie, s'il ressemble aux syrènes de la fable ? Ces cruelles syrènes avaient l'art de charmer par les chants les plus harmonieux, mais leur plaisir était de faire périr les voyageurs ; placées au milieu des écueils, elles remplissaient l'air d'une si douce symphonie, que ceux qui l'entendaient devenaient languissants, et ne pouvaient résister au charme de s'approcher toujours et d'aller se briser contre les rochers. Que j'aime le sage Ulysse lorsqu'il se fait attacher au mât du navire, ou bien remplissant ses oreilles de cire, pour se soustraire au charme d'une si cruelle séduction ; c'est ainsi qu'il put passer impunément en présence des cruelles syrènes. Jeunes-gens recevez ce conseil de la sagesse payenne ; l'avez l'harmonie qui ne veut vous captiver par sa douceur que pour vous attirer sur l'écueil ; or ici, l'écueil, c'est le journal impur ou immoral, et quand même la présence du prêtre ne servirait qu'à le faire éviter, certes, elle ne serait pas inutile.

(Après avoir comparé le journal à la bibliothèque, l'orateur la comparait à la tribune ; le journal tend au même but que le discours ; or le but c'est de convaincre, de conquérir l'opinion publique, et de pouvoir ensuite la diriger. Si le journal est chrétien, il accomplit une noble mission ; et le prêtre doit non seulement l'encourager par sa présence, mais lui accorder toute sa protection ; si, au contraire, le journal est irréligieux, sa mission est de creuser un abîme. Laissons maintenant parler l'orateur lui-même.)

N'allons pas nous cacher, Messieurs, l'abîme effrayant, creusé par le journal et dans lequel les générations iraient bientôt s'engloutir, si la Providence ne les protégeait de son regard ; n'est-ce pas en effet creuser un abîme et y entraîner le peuple, que de transformer la conscience publique, et de la pervertir au point qu'on y découvrirait à peine quelques vestiges des idées morales ? Voilà cependant l'ouvrage opéré par le journal irréligieux ; il ébranle toutes les bases sur lesquelles la société repose ; il attaque la religion dans sa doctrine, dans ses institutions, dans son culte, dans son sacerdoce, et il réussit à inspirer la défiance ; il affecte ensuite d'établir le vice sous les dehors les plus scandaleux ; chaque jour il prend plaisir à le montrer, sans égard pour l'innocence et la modestie du lecteur ; ainsi il habitue la conscience publique à perdre sa délicatesse, à n'avoir plus horreur du mal ; en un mot, il transforme en elle le sens qui fait aimer la vertu et haïr tout ce qui la déshonore. Quand la chronique scandaleuse ne lui offre point dans l'humanité de crimes assez hideux, il en invente ; il ouvre ses colonnes au roman, et les fables nées dans le cerveau malade d'un écrivain corrompu, se répandent partout, et partout on les accueille comme des vérités, et ainsi s'altère la conscience publique. Mais après avoir perverti la conscience, que fera encore le journal irréligieux ? Il ébranlera les fondements de la société, il mettra en doute les droits les plus sacrés de la justice et de la propriété ; il justifiera le vol, il armera les pauvres contre les riches ; en un mot, il remuera toutes les passions aveugles pour les pousser au communisme.

En vérité, Messieurs, l'abîme creusé par le journal irréligieux est effrayant ; mais ce qui doit le plus nous épouvanter, c'est de voir notre siècle entraîné avec tant de violence vers cet abîme. Consolons-nous cependant, car la grandeur du mal a fait trouver le remède. Tant que la religion était seule à livrer le combat pour défendre ses droits, les hommes de ce monde s'inquiétaient peu de savoir qui aurait la victoi-